affaires publiques. On a de lui plusieurs ouvrages de poésie, que traverse un esprit de libéralisme élevé. Nous citerons notamment : la *Cloche et le canon* (Kœnigsberg, 1842); l'*Allemagne orientale* (Kœnigsberg, 1842); *Fantaisies terrestres* (Kœnigsberg, 1842); *Chants populaires et légendes de Lithuanie* (Berlin, 1844); l'*Ecume*, recueil de vers; *Demiourgos*, poëme philosophique (1852), etc. Citons aussi de lui : *Histoire de l'île d'Haïti* (Leipzig, 1846-1849, 2 vol.); une tragédie intitulée la *Veuve d'Agis* (Francfort, 1858), et des comédies, entre autres : les *Illusions nous trompent* (Francfort, 1856); le *Faux prince* (1856); le *Comte Drönte* (1856); *Par l'oreille* (1865). Enfin, on lui doit des traductions des poésies de Shakspeare (1861), du théâtre de Sophocle (Berlin, 1862), etc.

JORDANÈS, historien goth. V. JORNANDÈS.

JORDANO BRUNO, philosophe italien. V. BRUNO.

JORDANUS, géomètre du XIIIe siècle, sur la vie duquel nous ne possédons aucun détail. Il a laissé un traité sur le planisphère, qui a été compris dans la collection publiée à Toulouse en 1536 sous le titre : *Sphæræ atque astrorum cœlestium natura et motus*, etc. Ce traité est le plus ancien qui contienne, sous une forme générale, l'énoncé du théorème fondamental de la théorie des projections stéréographiques, que tout cercle de la sphère se projette suivant un cercle. Jordanus, au lieu de projeter la sphère sur l'équateur, la projetait sur un plan tangent au pôle boréal.

JORDANUS DE SAXONIA, général des dominicains, né à Borrentrick, dans le diocèse de Paderborn, mort en 1236. Entré dans l'ordre de Saint-Dominique en 1319, il devint prieur de la province de Lombardie en 1321, et le second général de son ordre en 1322, quelques mois après la mort de saint Dominique. Jordanus propagea l'institut de ce saint, le dirigea avec sagesse et mourut dans un naufrage en revenant de la terre sainte. On lui doit : *De principio ordinis Prædicatorum*, document intéressant inséré dans les *Scriptores ordinis Prædicatorum* d'Echard; *Epistola de translatione corporis B. Dominici*, publiée dans les *Annales* de Bzovius.

JORDEN (Edouard), médecin anglais, né à High-Halden (comté de Kent) en 1569, mort à Bath en 1632. Il passa son doctorat à Padoue, puis s'établit à Londres, où il devint membre du collége des médecins, et amassa une assez grande fortune, qu'il perdit en partie en établissant une fabrique d'alun. On lui doit deux ouvrages : *Petit traité sur la maladie appelée la suffocation de la mère* (Londres, 1603, in-4o) et *Discours sur les bains naturels et les eaux minérales* (Londres, 1631), traité estimé et plusieurs fois réédité.

JORDENS (Georges), jurisconsulte hollandais, né à Deventer en 1718, mort en 1771. Après avoir pris le diplôme de docteur à l'université d'Utrecht, il professa les belles-lettres et le droit au gymnase de sa ville natale. Il est l'auteur de deux écrits : *De legitimatione* (Utrecht, 1742); *De interna legis civilis obligatione* (Deventer, 1747).

JORDENS (Gerrit ou Gérard-David), jurisconsulte hollandais, né à Deventer en 1731, mort en 1803. Il fit ses études de droit, devint, en 1771, un des magistrats de sa ville natale, fut député aux états généraux en 1786 et en 1795, subit, en 1798, une détention de quelques mois pour cause politique, et devint, en 1802, membre de la cour suprême de Batavie. On a de lui des dissertations et des poésies écrites en latin : *De differentiis actionum bonæ fidei* (Deventer, 1753); *Josephus, carmen heroicum; Gellia, lusus poeticus; accedunt eclogæ et epigrammata* (Leyde, 1795), etc.

JORDENS (Charles-Henri), philologue et écrivain allemand, né à Fienstadt (comté de Mansfeld) en 1757, mort en 1835. La théologie et la philosophie furent les principaux objets de ses études à l'université de Halle, qu'il quitta, en 1776, pour se livrer à l'enseignement à Berlin. Il devint successivement ensuite corecteur de l'école de Bunzlau en Silésie (1792), et recteur du lycée de Lauban (1796-1825). Ses principaux ouvrages sont : *Dictionnaire des poëtes et prosateurs allemands* (Leipzig, 1805-1811, 6 vol. in-8o), très-estimé et très-exact; *Choses mémorables, traits de caractère et anecdotes* tirés de la vie des principaux poëtes et prosateurs allemands (Leipzig, 1812, 2 vol. in-8o). On lui doit, en outre : *Souvenirs de J. Agricola* (Lauban, 1820-1823); *Souvenirs de Hans Sachs* (Lauban, 1824-1825); des éditions d'auteurs classiques, des traductions, des recueils de pièces de poésie allemande, etc.

J'ORDONNE (jor-do-ne — de *je*, et de *ordonne*). Pop. Qualification très-familière donnée aux personnes qui aiment à donner des ordres, à dire *j'ordonne : Entendez-vous monsieur* J'ORDONNE! *Obéissez donc à Mademoiselle* J'ORDONNE!

JORDONNER v. n. ou intr. (jor-do-né — de *je*, et de *ordonner*). Donner des ordres, dire *j'ordonne* : *Les deux mots* JORDONNER *et métail manquent au Dictionnaire de l'Académie, et, selon nous, le dictionnaire a tort.* JORDONNER *est un excellent mot de la langue familière.* (V. Hugo.) *La maison est pleine de voix qui* JORDONNENT. (V. Hugo.) ‖ Le mot nous paraît détestable, malgré l'autorité de V. Hugo.

JORDY (Nicolas-Louis), général français, né à Abreschwiller (Meurthe) en 1758, mort en 1825. Il avait pris part à la guerre de l'indépendance américaine et s'adonnait au commerce, lorsque éclata la Révolution, dont il embrassa les idées avec chaleur. Elu commandant d'un bataillon de volontaires de la Meurthe en 1792, il se signala au siége de Mayence, puis en Vendée, fut grièvement blessé à la reprise de Noirmoutiers, et nommé le lendemain général de brigade (1794). Jordy passa ensuite à l'armée du Rhin, reçut deux blessures au combat de Diersheim, puis devint successivement commandant des places de Strasbourg, de Landau, de Thorn, de Mayence, de Genève, qu'il dut rendre en 1813. Il prit peu après sa retraite.

JORE (Claude-François), imprimeur-libraire, né à Rouen vers le commencement du XVIIIe siècle, mort à Milan. Voltaire, étant venu à Rouen, en 1731, pour publier son *Histoire de Charles XII* et faire imprimer la *Henriade*, passa plusieurs mois chez cet imprimeur, qui demeurait alors rue Saint-Lô. La première édition, donnée par Jore, des *Lettres philosophiques* (1735), dont il prétendait avoir acheté le manuscrit, quand, au contraire, Voltaire soutenait ne lui avoir donné qu'une simple autorisation d'imprimer, fit naître de vifs démêlés entre l'auteur et l'éditeur. Ce dernier, poursuivi par ordre supérieur pour le fait de la publication de ces lettres incriminées, fut, dans la suite, entièrement ruiné, jeté à la Bastille, se vit de plus obligé de quitter la France et se retira à Milan.

Tous les détails de cette affaire se trouvent consignés dans un pamphlet imprimé sous le nom de Jore, et qui, selon quelques critiques, ne serait point son œuvre. Ce pamphlet est intitulé : *Voltariana* ou *Eloge amphigourique* (1748). Voltaire, fort maltraité dans cet écrit, ne s'en vengea qu'en recevant à Ferney l'infortuné libraire, qu'il hébergea généreusement pendant quelque temps, et à qui il fit une pension pour le tirer de la misère où il était tombé. On a de lui : les *Aventures portugaises*, Bragance (Paris, 1756, 2 parties, in-12); six *Lettres* d'excuses et de remercîments à Voltaire, imprimées à la suite de la *Vie de Voltaire* par Condorcet.

JORET (Jean), poëte normand, né à Bayeux en 1428. Il fut *escripteur*, c'est-à-dire secrétaire des rois Charles VII, Louis XI et Charles VIII. Joret a composé, en l'honneur de ce dernier monarque, un poëme curieux intitulé : le *Jardin salutaire, avec une exoration au roi*. On doit la publication et l'exhumation de ce manuscrit (Bibl. nat.) à M. A. Luthereau (1841, in-8o).

JORGE (SAN-), rivière de l'Amérique du Sud, dans la république de la Nouvelle-Grenade. Elle prend sa source dans la partie S.-O. de l'Etat de Bolivar, près des frontières de l'Etat d'Antioquia, coule au N.-E. dans l'Etat de Bolivar, et se jette dans la Cauca, près de Palmarita, après un cours de 264 kilom.

JORGE (SAN-) ou **SAINT-GEORGE**, golfe de l'Amérique du Sud, formé par l'Atlantique sur la côte orientale de la Patagonie, entre le cap Blanco au S., et celui des Deux-Baies au N. Ce golfe a la forme d'un demi-cercle; sa largeur, à l'ouverture, est de 246 kilom., et sa profondeur dans les terres est d'environ 130 kilom.

JORGE-DOS-ILHEOS (SAN-), ville du Brésil, province de Bahia, à 200 kilom. S. de San-Salvador, sur l'océan Atlantique, chef-lieu de comarca, à l'embouchure de l'Ilheos. C'était autrefois une ville florissante et célèbre par son collége de jésuites.

JORIM-ASSA, dieu japonais, ayant quelque analogie avec l'Hercule des Grecs et des Romains.

JORISZ (Augustin), peintre et graveur hollandais, né à Delft en 1525, mort dans cette ville en 1552. Elève d'un artiste médiocre, Jacques Mondt, il quitta son atelier pour venir à Paris étudier la gravure sous les yeux de Pierre de Cuffle, orfévre de la cour. Quelques années plus tard, Jorisz se fit connaître par des reproductions intelligentes et très-habiles de certains portraits de Clouet, puis il exécuta pour Fontainebleau quelques peintures dont il ne reste plus de trace. Revenu dans sa patrie, on lui confia la décoration de la cathédrale, où il peignit plusieurs fresques importantes, à peu près détruites aujourd'hui. Toutefois, on y voit encore une *Famille de la Vierge*, peinture excellente, d'un arrangement sévère, et de cette couleur argentée, si chaude, si brillante, qui distingue l'école hollandaise. Il se noya, dit-on, en puisant de l'eau.

JORISZ (David), également connu sous le nom de **Jean van Broegk** ou **Brück**, peintre et visionnaire hollandais, parent du précédent, né à Delft ou, selon d'autres, à Gand, mort à Bâle en 1556. Doué d'une imagination fort vive et fort exaltée, d'une éloquence naturelle remarquable, Jorisz s'adonnait avec succès à la peinture, lorsqu'il lui vint à l'esprit de fonder une religion nouvelle. A l'entendre, il était le Messie, né de Dieu par l'esprit, et il avait été envoyé, disait-il, pour régénérer l'espèce humaine, non par la mort, comme Jésus-Christ, mais par la grâce. Selon lui, il n'y avait ni vie éternelle, ni résurrection des morts, ni jugement dernier; tous les exercices de piété étaient inutiles; le corps seul pouvait être souillé, et non l'âme; la religion se réduisait à une pure contemplation; enfin, la communauté des femmes était complétement dans les vues de Dieu. Jorisz eut bientôt un assez grand nombre de sectaires, qui prirent le nom de *Davidiques* ou de *Davidistes* et furent poursuivis avec acharnement par l'Eglise catholique. Contraint de se cacher, Jorisz gagna la Frise, puis Bâle, où il prit alors le nom de Jean van Broeck. Comme il avait promis à ses disciples qu'il ressusciterait trois jours après sa mort, le sénat de Bâle le fit déterrer et ordonna de brûler son cadavre et ses écrits. Jorisz était un peintre de beaucoup de talent. On estime particulièrement ses paysages, dont l'ordonnance est riche et variée, le coloris plein de fraîcheur et la touche légère, mais où la lumière est mal ménagée. Nous citerons parmi ses ouvrages : la *Terre promise; Moïse sauvé des eaux;* le *Centenier; Saint Pierre recevant les clefs du paradis*, etc.

JORNANDÈS ou plutôt **JORDANÈS**, évêque et historien goth, qui vivait au VIe siècle. Il était né probablement dans la Mœsie, au commencement du VIe siècle; son aïeul avait été le secrétaire d'un chef alain longtemps attaché à Attila. Jornandès fut d'abord notaire, puis, converti au catholicisme, se fit moine, et devint évêque, peut-être de Ravenne. Il reste de lui deux ouvrages : la *Succession des règnes et des temps* (*De regnorum et temporum successione*), abrégé informe de l'histoire universelle, en partie copié sur l'*Epitome* de Florus, et l'*Histoire des Goths ou des Gètes* (*Historia Getica*). Ce dernier ouvrage, beaucoup plus important que le premier, est, au témoignage de l'auteur lui-même, un abrégé de l'*Histoire des Goths* composée un demi-siècle auparavant par le sénateur Cassiodore. Jornandès y a joint des renseignements empruntés à Dion (peut-être Dion Cassius), auteur d'une autre histoire des Goths, à Josèphe, à Orose, à Strabon, et des emprunts textuels faits à Ammien Marcellin, à Priscus et au géographe Pomponius Méla. Son livre est une compilation assez indigeste et pleine d'erreurs, mais très-précieuse par les témoignages qu'elle contient, et qu'on ne saurait trouver ailleurs. Au début, on peut démêler, à travers les fables entassées à plaisir au sujet de l'origine des Goths, d'utiles renseignements sur la *Scanzia* (Scandinavie), qu'il appelle « la fabrique des nations » (*officina gentium*), et d'où dut sortir, en effet, le courant des races gothiques, originaires de l'Orient, comme toutes les familles indo-européennes. Viennent ensuite de longues légendes, où tout n'est pas à rejeter, sur les migrations des Goths le long de la mer Noire et à travers l'Asie, sur les Gépides, qu'il dit s'être appelés *Gepantes* (retardataires), parce qu'ils arrivèrent les derniers des bords de la Baltique. Il nous apprend encore que les Goths avaient une littérature, si l'on peut appeler ainsi les chants héroïques qu'ils aimaient à entendre dans leurs festins; on reconnaît à cela une branche de la grande race germanique, qui a laissé comme monuments de son génie primitif les Eddas et les Niebelungen. Jornandès paraît même avoir connu quelques-unes de ces traditions poétiques lorsqu'il nous raconte, par exemple, l'origine des Huns, peuple né de l'accouplement des esprits impurs du désert avec les sorcières que les Goths avaient chassées de leur camp. C'est encore aux chants populaires qu'il emprunte la généalogie des rois des Goths, fils de Gapt, qui fut l'aïeul d'Amala, et de la race des Amales. Il raconte alors l'histoire de ces rois, sans ordre, mais non sans intérêt; et il les suit jusqu'à la destruction de leur empire par Bélisaire. L'*Histoire des Goths*, publiée pour la première fois à Augsbourg (1515, in-fol.), a été très-souvent rééditée depuis avec l'ouvrage du même auteur : la *Succession des règnes et des temps*. La *Bibliothèque latine* de Panckoucke et la *Collection des auteurs latins* de M. Nisard contiennent des traductions françaises de l'histoire de Jornandès.

JORO s. m. (jo-ro). Bot. Nom vulgaire de la DEUTZIE SCABRE.

JOROPA s. m. (jo-ro-pa). Bot. Palmier de l'Amérique du Sud.

JORQUERA, ville d'Espagne, prov. et à 27 kilom. N.-E. d'Albacete, sur la rive gauche du Xucar; 3,300 hab. Tisseranderie, soie, laine et chanvre. Jorquera est entourée de murailles, dont une partie est ancienne, et dont l'autre a été construite pendant la dernière guerre civile. Deux portes, défendues par des tours et des bastions, donnent accès dans la ville.

JORRAND (Louis), homme politique français, né au Moutier-d'Ahun (Creuse) en 1756, mort à Ahun en 1845. Il était licencié en droit et notaire au moment où commença la Révolution. Chaud partisan du nouvel ordre de choses, il remplit, de 1789 à 1791, diverses fonctions municipales et administratives, fut nommé par la ville d'Aubusson député à la Convention en 1792, sut allier à une grande modération un sincère attachement pour la cause de la liberté, vota, lors du procès de Louis XVI, pour l'appel au peuple et pour la détention par mesure de sûreté générale, se joignit aux députés qui voulurent sauver la tête des Girondins, et devint, après le 9 thermidor, membre de la commission chargée d'examiner la conduite de Joseph Lebon. Après la promulgation de la constitution de l'an III, Jorrand siégea au conseil des Cinq-Cents, où il ne fut pas réélu lors des élections de l'an VI. En 1800, il fut nommé membre du conseil général de la Creuse, dont il fit partie jusqu'à l'époque de la restauration des Bourbons. Bien qu'il n'eût pas voté la mort de Louis XVI, il fut, en 1816, compris dans le décret qui frappait les régicides; mais, deux ans plus tard, une ordonnance royale le releva de cette proscription. Après la révolution de 1830, il devint maire d'Ahun et remplit ces fonctions jusqu'à l'âge de quatre-vingt-un ans.

JORT (Jean DE), jurisconsulte français, né à Rouen vers le milieu du XVIIe siècle, mort dans la même ville en 1727. C'était un procureur à la chambre des comptes de la capitale de la Normandie, très-versé dans la connaissance du droit local. Ses ouvrages sur cette matière sont ceux-ci : *Traité de la garde noble royale en Normandie* (Rouen, J. Dumesnil, 1691, in-12); *Dissertation sur le relief des fiefs en Normandie* (Rouen, J. Besongue, 1710, in-12), etc.

JORTIN (Jean), savant théologien, né à Londres le 23 octobre 1698, mort à Kensington le 5 septembre 1770. Il était fils d'un protestant breton, qui, chassé par la persécution, devint gentilhomme de la chambre du roi d'Angleterre. Entré à l'université de Cambridge en 1715, il y prit, en 1719, le grade de bachelier, et, en 1722, celui de maître ès arts. La même année, quelques poëmes latins, qu'il publia sous le titre de *Lusus poetici*, fixèrent sur lui l'attention de Pope, qui lui confia la charge d'extraire des commentaires d'Eustathe sur Homère les notes que le poëte anglais joignit à sa traduction du poëte grec. Ordonné prêtre en 1723, Jortin desservit d'abord quelques petites cures et alla ensuite s'établir à Londres, où Osbaldiston, son ami, le fit nommer successivement prébendier de Saint-Paul, puis ministre de Kensington, et, plus tard, archidiacre de Londres. Il mourut d'une maladie de poitrine, âgé de soixante-douze ans. Ses ouvrages sont à peu près oubliés, malgré d'incontestables mérites. Ce sont : *Lusus poetici* (Cambridge, 1722, in-4o; Londres, 1748, in-4o); *Observations mêlées sur des auteurs anciens et modernes* (Londres, 1731-1732, 2 vol. in-8o); *Remarques sur les poëmes de Spencer* (Londres, 1734); *Discours concernant la religion chrétienne* (Londres, 1746-1747-1752-1758, in-8o; trad. en allem., Hambourg, 1769, in-8o). « Ces dissertations, disent MM. Haag, placent Jortin à côté de Grotius; même pureté de goût, même érudition, même originalité et même talent dans la disposition des matières. » *Remarques sur l'histoire ecclésiastique* (Londres, 1751-1754, 3 vol. in-8o; Londres, 1767-1773, 5 tomes en 4 vol. in-8o); l'ouvrage s'arrête à la Réforme; *Six dissertations sur différents sujets* (Londres, 1755, in-8o); *Vie d'Erasme* (Londres, 1758, in-4o; Londres, 1808, 3 vol. in-8o). Ce n'est guère que la vie d'Erasme par Le Clerc, traduite librement et augmentée. *Remarques sur les ouvrages d'Erasme, avec un appendice* (Londres, 1760, in-4o). C'est une suite de l'ouvrage précédent. *Sermons sur différents sujets* (1771, 4 vol. in-8o), publiés par son fils, qui en donna une nouvelle édition augmentée de 3 volumes (Londres, 1772, in-8o). On doit encore à Jortin un *Poëme sur le mouvement de la terre autour du soleil*, des *Remarques sur Sénèque*, une *Lettre sur la musique des anciens* (1753), des *Remarques sur les sermons de Tillotson* (1572), et des *Remarques sur la vie du cardinal Pole par Philip*. Enfin, il fut un des fondateurs des *Miscellaneæ observationes in auctores veteres et recentiores a Britannis cœptæ, in Batavis continuatæ, cum notis et auctario variorum virorum doctorum* (Londres et Amsterdam, 1732-1739, 10 vol. in-8o). Il n'en fit paraître que les deux premiers volumes.

JORULLO, volcan du Mexique, Etat de Mechoacan, à 110 kilom. S.-O. de Valladolid ou Morelia. Ce volcan occupe une superficie de 29 kilom. carrés; son sommet s'élève à 513 mètres au-dessus des plaines environnantes, et le bord S.-O. du cratère a 1,300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Toute la surface et les alentours du volcan ne présentent que des monceaux de cendres, de profondes crevasses d'où s'échappe une fumée sulfureuse; dans une de ces crevasses, M. de Humboldt a trouvé que le thermomètre marquait 85 degrés. Le Jorullo a surgi le 19 septembre 1759, au milieu d'une plaine agréable et fertile, qui était alors couverte d'établissements florissants. Tout aux environs a été brûlé, stérilisé, détruit par cette éruption.

JOS, dieux pénates des Chinois.

JOSABETH ou **JOSABA**, fille de Joram, roi de Juda, dans le IXe siècle avant notre ère. Elle épousa le grand prêtre Joad, et sauva des fureurs exterminatrices d'Athalie le jeune Joas, fils d'Ochosias, rejeton de la maison de David.

JOSAPHAT (vallée de), célèbre vallée de la Palestine, située entre les collines qui portent Jérusalem à l'O., le mont des Oliviers à l'E., et le torrent de Cédron au S.; au N., elle s'ouvre sur la plaine ou plateau que traverse la route de Jérusalem à Damas. Josaphat, roi de Juda, remporta dans cette vallée une victoire signalée sur les Ammonites, les Moabites et les Arabes. Mais ce qui a surtout contribué à rendre célèbre le nom de cette vallée, c'est l'interprétation donnée à la prophétie de Joël (ch. III, v. 2), d'après laquelle le jugement dernier aurait lieu dans cette vallée biblique. L'expression du prophète paraît toute métaphorique à quelques écrivains, qui appuient leur opinion sur la signification hébraïque du mot *Josaphat*, composé des deux mots hébreux : *Jéhovah* (Dieu) et *séhaphat* (juger). Vallée de Josaphat signifierait donc vallée du *Jugement de Dieu*.

JOSAPHAT, roi de Juda, mort en 889 avant J.-C. Il succéda à son père Asa en 904, et se montra comme lui animé d'un zèle ardent pour la restauration du culte de Jéhovah. Ses succès contre les Philistins, les Arabes, les Ammonites et les Moabites jetèrent un grand éclat sur son règne. La *vallée de Josaphat*, où doit, suivant les prophéties, se tenir le jugement dernier, tire son nom de l'une de ses victoires. Ce roi donna à son peuple de sages institutions, construisit des villes, établit dans chaque cité des magistrats pour juger les différends, ouvrit de nouvelles voies au commerce, et mourut après un règne de vingt-cinq ans. Il eut pour successeur son fils Joram.

JOSAS (le), en latin *Joiacensis* ou *Josacensis pagus*, petit pays de l'ancienne France, dans la province de l'Ile-de-France, compris aujourd'hui dans le département de Seine-et-Oise.

JOSAT (Jules-Antoine), médecin français, né à Romagnat, dans le Puy-de-Dôme, en 1808. D'abord professeur de philosophie au collége de Billom, il se fit recevoir docteur à Paris en 1840, professa longtemps l'hygiène à l'Institut historique, et remplit avec zèle la place de médecin de plusieurs établissements de charité. Indépendamment d'une bonne thèse sur la *Ligature de l'artère iliaque primitive*, M. Josat a publié entre autres : *Traité de la tympanite, de ses complications, de son traitement; Histoire des précautions sanitaires adoptées par les différents peuples; Origine et histoire de l'ophthalmie des armées; Des idiots, de leur éducabilité et de leur éducation; Hygiène des pythagoriciens, influence des doctrines médicales de cette école sur les doctrines médicales qui les ont suivies; De la mort et de ses caractères*, ouvrage couronné par l'Institut (1864, 1 vol. in-8o); *Recherches historiques sur l'épilepsie* (1856, in-8o).

JOSBAT ou **JOSBAIG**, petit pays de l'ancienne France, dans le Béarn, compris aujourd'hui dans le département des Basses-Pyrénées.

JOSCELIN, surnommé **le Roux**, prélat français, né vers la fin du XIe siècle, mort en 1152. Il se livra pendant quelque temps à l'enseignement à Paris, en même temps qu'Abailard, puis devint archidiacre de Soissons (1115), et succéda, en 1126, à Lisiard, comme évêque de cette ville. En 1132, Joscelin fonda l'abbaye de Longpont. Ce prélat remplit avec assiduité les devoirs de l'épiscopat, prit part à un grand nombre d'assemblées d'évêques, où son savoir et sa prudence lui donnèrent une grande autorité, fut un des juges d'Abailard au concile de Sens (1140), devint un des examinateurs des propositions attribuées à Gilbert de la Porée en 1147, et composa divers écrits dont les principaux sont : *Expositio ordinis dominicæ* et *Expositio symboli*. Ces ouvrages ont été publiés par Martène dans son *Amplissima collectio*.

JOSCIUS, prélat français, mort en 1173 ou 1174. Il est fréquemment désigné sous les noms de **Joscionus, Joscelinus, Jodocus, Gotho**, etc. Evêque de Saint-Brieuc en 1150, il fut nommé, en 1157, archevêque de Tours. Bientôt après, il eut un procès avec les chanoines de Saint-Martin et les moines de Saint-Julien de cette ville, et le pape dut intervenir pour mettre fin à ces querelles. Par la suite, Joscius fut envoyé à Rome par les rois de France et d'Angleterre, et il ramena avec lui le pape Alexandre, alors en lutte avec Frédéric Barberousse. Ce fut d'après les conseils de Joscius qu'en 1167 le roi de France saisit des sommes réunies à Tours pour être envoyées en Palestine, et que le roi d'Angleterre voulait transmettre aux chrétiens d'Orient. Plus tard, Joscius fut chargé par le pape de prononcer l'interdit contre le roi d'Angleterre à l'occasion du meurtre de Thomas Becket, et il se rendit, en 1172, à Caen, pour annoncer publiquement que cette interdiction venait d'être levée lorsque le roi Henri eut obtenu du pontife l'absolution de son meurtre.

JOSÉ (SAN-), ville de l'Amérique centrale, capitale de la république de Costa-Rica, par 9° 40′ de lat. N., et 86° 15′ de long. O.; à 710 kilom. S.-E. de San-Salvador; 30,000 hab. Evêché; siége des autorités de la république. Ville assez bien bâtie, dans une belle plaine fertile; elle fut en partie renversée par un tremblement de terre en 1831.

JOSÉ (SAN-), île de l'Océanie, une des îles Mariannes. V. SAYPAN.

JOSÉ-DE-CUCUTA (SAN-), ville de la Nouvelle-Grenade. V. ROSARIO.

JOSÉ-DEL-PARAL (SAN-), ville du Mexique, Etat et à 200 kilom. S. de Chihuahua, ch.-l. d'un district minier et d'une cour de justice, sur le versant oriental de la sierra Madre; 5,000 hab.

JOSEPH s. m. (jo-zèff). Ichthyol. Poisson des mers du cap de Bonne-Espérance.

— adj. m. Comm. Se dit d'une espèce de papier mince et très-léger : *Du papier* JOSEPH. ‖ *Coton joseph*, Sorte de coton filé.

JOSEPH (canal ou fleuve de), branche occidentale du Nil. V. BAHR-YOUCEF.

JOSEPH (SAINT-), l'une des trois îles qui forment le groupe des îles du Salut, et qui constitue la première étape des transportés de la Guyane.

JOSEPH (SAINT-), commune de l'île de la Réunion, au S., canton de Saint-Pierre, à l'embouchure de la rivière du Rempart; 5,120 hab.

JOSEPH, patriarche hébreu, fils de Jacob et de Rachel, né à Haran (Mésopotamie) l'an 1745 av. J.-C., mort en 1635. La prédilection dont il était l'objet de la part de son père excita son orgueil au point qu'il ne dissimulait plus ses prétentions de dominer sur ses frères. Ceux-ci, vengeant une faute par un crime, le jetèrent dans une citerne dans l'intention de l'y laisser mourir de faim; puis ils se ravisèrent, le vendirent à une caravane de marchands ismaélites qui allaient en Egypte, teignirent sa tunique du sang d'un chevreau et la présentèrent au vieux Jacob, pour lui persuader que son fils bien-aimé avait été dévoré par les bêtes sauvages. Transporté en Egypte, Joseph fut vendu à Putiphar, « eunuque, » dit la Vulgate, et officier de Pharaon, qui en fit son intendant. Ayant repoussé l'amour criminel de la femme de son maître, il fut accusé par elle d'avoir voulu la séduire et plongé en prison. Deux officiers du roi s'y trouvaient, et il leur donna d'un songe qu'ils avaient eu une interprétation que l'événement justifia. Le Pharaon en eut connaissance et fit appeler le jeune Hébreu pour lui demander l'explication d'un rêve où il avait vu sept vaches maigres dévorer sept vaches grasses, vision que Joseph interpréta par autant d'années de disette et de fertilité, et où il puisa l'idée de former de grands magasins de grains pendant les années abondantes, pour remédier à la famine attendue. Le Pharaon le nomma son premier ministre, et il préserva l'Egypte de la famine par les prévoyantes mesures qu'il avait indiquées. Cependant, la disette s'étant fait sentir en Palestine, Jacob envoya ses fils pour acheter du blé en Egypte. Joseph, attendri, les reconnut, et, après les avoir soumis à diverses épreuves, se découvrit à eux, fit venir son père auprès de lui et l'établit avec toute sa famille dans le pays de Gessen. Il mourut à l'âge de 110 ans, laissant deux fils, Manassé et Ephraïm, qui furent la souche de deux tribus juives.

Les amours de la femme de Putiphar pour Yousouf (Joseph) sont pour les Arabes un mythe. Yousouf, qu'ils représentent comme le plus bel homme qui ait jamais existé, était l'image de la perfection divine, et l'irrésistible amour de Zoleika ou Zaluca pour lui, l'emblème de l'effort de la créature vers le créateur.

— Iconogr. « L'histoire de Joseph, dit M. l'abbé Martigny, présentait, dans toutes ses circonstances, une figure saisissante et comme un calque fidèle de celle du Rédempteur, et les premiers chrétiens ne pouvaient trouver un sujet plus propre à leur rappeler les persécutions et les douleurs infligées à l'Homme-Dieu, douleurs et persécutions dont toutes sortes de motifs leur interdisaient, comme on sait, la représentation directe. » Une des plus anciennes images que nous connaissions de Joseph est une peinture d'un manuscrit grec de la bibliothèque impériale de Vienne, que d'Agincourt attribue au IVe ou au Ve siècle (*Peinture*, pl. XIX). En tête du tableau et dans des proportions plus étendues que le reste, on voit Joseph essayant de détourner la main droite de Jacob de la tête d'Ephraïm pour l'attirer sur celle de Manassé, afin d'obtenir pour celui-ci la première bénédiction que le vieillard destinait à son frère. Au-dessous de ce sujet principal, dans une série de petits compartiments, sont représentés les faits les plus saillants de la vie du patriarche. On le voit tour à tour racontant son songe à ses frères, arrivant auprès d'eux dans la campagne où ils gardent leurs troupeaux, expliquant le songe du Pharaon, et enfin célébrant les funérailles de son père.

L'histoire de Joseph a été représentée par un artiste du moyen âge, sur un curieux vase hexagone en ivoire, conservé dans le trésor de la cathédrale de Sens; par Benozzo Gozzoli, dans d'admirables fresques du Campo-Santo de Pise (gravées par C. Lasinio); par Ph. Veit, Cornelius, Overbeck et Shadow, dans des peintures de la villa Bartholdi, à Rome; par Lucas de Leyde (suite de cinq estampes); par Jehan Courteis, émailleur limousin, sur une coupe qui appartient au musée de Cluny (no 1020); par Rembrandt, dans divers tableaux et estampes, d'après lesquels le comte de Caylus a gravé une suite de dix planches; par Aldgrever (4 pièces gravées sur cuivre, 1528-1532); par Nicolas de Bruyn (6 planches, 1628); par Raphaël, dans les Loges du Vatican; par Andrea del Sarto, dans deux tableaux des plus intéressants qui se voient au palais Pitti et qui ont été gravés par Lorenzini; par le Guerchin (gravé en quatre pièces par R. Dunkarton, 1784-1786); par J.-W. Meil (planches pour le *Joseph* de Bitaubé).

Voici maintenant la liste de quelques-unes des compositions les plus connues retraçant les faits les plus saillants de la vie de Joseph :

Joseph racontant ses songes à ses frères : composition de Raphaël (gravé par Nic. Beatrizet, 1541); eau-forte de Rembrandt et tableau du même maître, faisant partie de la collection de Six van Hillegos; tableau d'Herman Swanewelt (musée de Bâle); gravure de J.-G. Hertel; tableaux d'A. Etex (Salon de 1844) et de R. Mengs (gravé par Carl Agricola).

La *Robe de Joseph rapportée à Jacob :* tableau de Rembrandt (1639), appartenant à lord Derby; tableau de Velazquez, à l'Escurial; gravure de J. Bardow, etc.

Joseph vendu par ses frères : fresque de Raphaël, dans les Loges; peinture d'Hipp. Flandrin, à Saint-Germain-des-Prés; tableaux de J.-F. Armand (musée de Besançon), Al. Magnaschi (palais épiscopal d'Orléans), Al. Decamps (v. ci-après), J.-J. Bellel (Salon de 1864), Al. Desgoffe (Salon de 1861), P. van der Weyden (autrefois dans la galerie Demidoff).

Joseph et la femme de Putiphar ou la *Chasteté de Joseph :* fresque de Raphaël, dans les Loges; tableaux de Carlo Cignani (musées de Dresde et de Besançon, gravé par J. Moor, Basan et Freidhoff); A. Allori (musée des Offices), Sim. Cantarini (musée de Dresde, gravé par Gius. Camerosta); J.-Marc Nattier (gravé par G.-F. Beauvarlet), Deshays (Salon de 1765), J. Blanchard (gravé par C. Bloemaert), Van der Werff (au Louvre, gravé par Henriquez et dans les recueils de Landon et de Filhol); Séb. Bourdon (musée d'Angers), W. Mieris (musée de l'Ermitage), Biliverti (musée des Offices et galerie Barberini), L. Spada (musée de Lille), l'Albane (gravé par Madeleine Cochin), le Parmesan (gravé par Bart. Passaroti), F. de Troy (gravé par Cl. Gallimard, 1744), A. Toulmouche (Salon de 1852), etc. Le Louvre possède une belle majolique sur le même sujet, par Fr. Xanto. H.-S. Beham a gravé trois estampes différentes, représentant *Joseph et la femme de Putiphar;* une de ces pièces a été copiée par Al. Claas. Ce sujet a encore inspiré à Rembrandt une belle eau-forte, datée de 1634. Il existe aussi deux tableaux de ce maître, représentant *Joseph accusé par la femme de Putiphar :* l'un, qui a fait partie de la collection de Th. Lawrence, est resté en Angleterre; l'autre, qui a été gravé par Exshaw, est au musée de l'Ermitage. Le Pontormo a peint *Joseph conduit en prison* (musée des Offices).

Joseph interprétant les songes du panetier et du grand échanson : tableaux de Ribera (gravé par A. Bannerman), de Strozzi (au Louvre), de Migliori (musée de Dresde), de J.-G. Cuyp (ancienne collection Standish); gravure de Cuerenhert (1549), d'après Martin van Heemskerk.

Joseph expliquant les songes du Pharaon : fresque de Raphaël, gravée par S. Badalocchio, Giac. Bossi et autres; tableau du Guerchin (gravé par J. Murphy); tableau de Subleyras (musée de Toulouse); composition de Cornélius, gravée par S. Amsler.

Joseph nommé gouverneur de l'Egypte : tableau d'Amiconi (musée de Madrid); gravure d'E. Ebersbach, d'après le Trévisan; tableau de Rubens (autrefois dans l'église des jésuites, à Anvers).

Joseph faisant distribuer du blé aux Egyptiens : tableau de B. Breemberg, au musée de Dresde (gravé par J. de Bishop). Un bas-relief en bronze, de Coysevox, sur le même sujet, décorait le mausolée de Colbert, qui a été détruit pendant la Révolution.

Mariage de Joseph avec la fille de Putiphar, tableau de Pierre van der Weyden, qui a fait partie de la célèbre galerie Demidoff et qui a été gravé au trait par Courtry et sur bois par Baucourt.

Joseph reconnu par ses frères : tableaux de Michel Corneille (gravé par J. Mariette), P. de Cornélius (gravé par A. Hoffmann, 1843), Coypel (musée de Marseille), H. Beschey (gravé par J. Murphy); estampes de P.-F. Mola et de Gérard de Lairesse.

La coupe d'or de Pharaon trouvée dans le sac de Benjamin : tableaux d'Amiconi (musée de Madrid), Gérard Hoet (gravé par A. van Buysen), Jacopo Ligozzi (musée des Offices), Jan Victoor (musée de Dresde); estampe de Giulio Bonasone.

Joseph présentant son père au Pharaon : tableaux de Ferd. Bol (musée de Dresde, gravé par E.-G. Krüger) et du Pontormo (musée des Offices).

— **Allus. litt. Le manteau de Joseph.** Comme nous l'avons dit plus haut, la femme de Putiphar conçut pour Joseph une passion criminelle et essaya d'ébranler sa vertu. Pour le faire consentir à ses désirs, elle le saisit un jour par son manteau et voulut l'attirer près d'elle. Pour échapper à ses instances, Joseph lui abandonna son manteau et prit la fuite. Dans la colère et la honte de se voir ainsi méprisée, cette femme dit à son mari : « L'esclave hébreu a voulu me faire outrage; mais, à mes cris, il s'est enfui, laissant son manteau entre mes mains. » Putiphar, irrité, fit jeter Joseph dans un cachot.

On comprend, sans qu'il soit besoin que nous l'expliquions, dans quel ordre d'idées il est fait allusion au manteau de Joseph et à la femme de Putiphar.

« Comment! madame, dit plaisamment Hubert, vous êtes confiée à ma garde par un ami qui m'est cher, et je ne lui dirai pas, à son retour, qu'il est trahi, que vous lui êtes infidèle, qu'un autre que lui possède, en secret, vos louanges, vos sourires, vos hommages! Non, madame, n'espérez pas me fermer la bouche, je parlerai.

— Vous parlerez! Vous direz peut-être, monsieur *Joseph, que vous avez laissé votre manteau dans les mains de Mme Putiphar!* »

J. JANIN.

« Hubert parcourut du regard une page ou deux : — Le père Berruyer, dit-il, ne s'est pas inquiété de Mme Putiphar; il est probable que c'était quelque femme blonde, hargneuse, fardée, et sur le retour. Oh! si elle avait été comme telle fille de ma connaissance, le *petit Joseph* se perdait... et sauvait *son manteau.* »

J. JANIN.

« A sa dernière représentation de *Phèdre*, Mlle Rachel a tourné la tête à deux étrangers qui n'étaient pas venus en France pour cela. Ils ne pouvaient maîtriser leur enthousiasme pour le génie et la beauté de la tragédienne; ils ne comprenaient pas qu'Hippolyte, comme un autre *Joseph, laissât son manteau aux mains de cette Phèdre* qui était tout le poëme de la passion. »

ARSÈNE HOUSSAYE.

Joseph, vieux poëme espagnol anonyme (XIVe siècle). Il a paru assez remarquable à Ticknor, l'historien de la littérature espagnole, pour être cité en entier dans l'appendice de son livre. Ce poëme est écrit en strophes de quatre vers monorimes. Deux circonstances le rendent curieux. La première, c'est que, composé en langue espagnole, il est entièrement écrit en caractères arabes, et que, par conséquent, il a l'apparence d'un manuscrit arabe. De plus, la prononciation et le mètre sont accommodés à la valeur des voyelles arabes. La seconde de ces circonstances singulières, c'est que le sujet du poëme, qui est l'histoire si connue de Joseph vendu par ses frères, diffère de la narration des *Ecritures*, et qu'il est d'accord avec la version plus courte et, par conséquent, moins intéressante du *Coran*, toutefois avec des modifications qui ont été introduites, soit par les commentateurs du livre mahométan, soit par l'imagination de l'auteur du poëme. On a conjecturé de là que cette œuvre est due à l'un des nombreux Morisques qui, après l'expulsion de leurs coreligionnaires, restèrent dans le Nord et, tout en adoptant la langue des vainqueurs, demeurèrent fidèles à la religion et au culte arabes. Il manque au poëme quelques strophes, au commencement et à la fin.

Joseph, poëme en prose de Bitaubé, ouvrage qui a eu quelque succès et qui est oublié aujourd'hui. « Cet ouvrage, dit Tissot, n'est pas sans un certain mérite de composition; il y règne un fond de sentiments tendres et religieux qui touchent, parce qu'ils semblent sortir du cœur de l'écrivain. Le poëme se recommande encore par quelque imagination dans les détails et une certaine richesse de couleurs. Malheureusement, en imitant des morceaux célèbres de la Bible, d'Homère, Bitaubé n'a fait que relever leurs beautés et mettre en évidence ses larcins. Joseph dans le désert, Zaluca furieuse d'amour, sont de faibles copies du Thermosiris, de Fénelon, et de la reine de Carthage. Quant au style, il fourmille de défauts et trahit un auteur qui n'a point entendu parler, dès le berceau, la langue que sa plume rebelle essaye de manier. » *Joseph* parut en 1767.

Joseph, tragédie sacrée, en cinq actes et en vers, de l'abbé Genest (1710). L'auteur n'a fait que mettre en œuvre le récit de Moïse. Le seul tort qu'il ait eu, c'est de marier Joseph à une Egyptienne, à une étrangère. Cette femme de Joseph, qui s'appelle Azaneth, est un personnage froid et inutile. On lit, dans une lettre de Mme de Maintenon, que le *Joseph* de l'abbé Genest, représenté à la cour en concurrence avec le chef-d'œuvre d'Athalie, le fit tomber pour la seconde fois longtemps après la mort de Racine. Il ne faut pas trop s'en étonner : ses partisans n'étaient point assez connaisseurs pour apprécier les beautés sévères d'*Athalie*.

Baour-Lormian a traité le même sujet sous le titre d'*Omasis* ou *Joseph en Egypte*. V. OMASIS.

Joseph, opéra-comique en trois actes, paroles d'Alexandre Duval, musique de Méhul; représenté au théâtre Feydeau le 17 février 1807. Baour-Lormian avait fait jouer une tragédie biblique ayant pour titre : *Omasis*. Se méfiant de l'intérêt que le public pourrait prendre au sujet de son poëme, il y avait introduit une intrigue amoureuse : c'était un faux raisonnement et une maladresse. En